

L'hypotypose du calvaire

L' hypotypose du calvaire

(Le monde des catacombes)

Ecrit par **Abel GBESSI**

C'était encore la veille de mon anniversaire, le soleil scintillait à son crépuscule, un soir sans différence, le vent paraît calme dans les scions, je pouvais encore sentir sur moi les flagnants de tristesse de cette mauvaise journée et d'ailleurs ça été toujours pareil depuis un lustre éternel, je n'attendais pas moins d'elle. Je menais toujours une doctrine radicale sur cette commémoration contrairement à d'autres gosses de mon âge comme tous les peuples fixant des anniversaires à la célébration de leurs triomphes, de leurs désordres, ou de leurs malheurs, car tous ont

également voulu garder la mémoire des uns et des autres qui pousse enfin leurs fins vers des objets fictifs.

Je reposai dans un rêve inespéré, une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort; un engourdissement nébuleux saisit ma pensée, et je ne pouvais déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence. C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu, et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres : le monde des Esprits s'ouvre pour moi.- je senti sur moi des coups de bâton perturbai mon lointain exil qui n'avait pas l'ère d'une chicotte pour enfant. C'était un matin mouillé de pluie ; le toit de ma case qui laisser traverser des gouttes d'eau. Je pouvais à peine comprendre pourquoi mon père me frappait. Je me réveillai, me leva, et sursauta dans un seul geste. Ma mère répétait faiblement et d'une voix souciante « ... c'est encore un enfant... » ; Mon père est très loin de prendre en considération cette remarque. Et nous voici encore au début d'un nouveau round où je devais me laissai perdre. Crier, esquiver, fuir étaient mes seuls atours.

- Je te frapperai aujourd'hui jusqu'à ce que j'eu me débarrassé de ma colère dit mon père en ces mots. Je ne pouvais pas penser qu'uriner sur ma natte l'aborderait si mal au point de me faire rattraper toutes mes fautes qu'il prenait la diligence de les inscrire sur les murs de sa chambre ; à côté, les chicottes qui me sont réservés et décrivait le purgatoire d'un maître esclave. C'était un calendrier désisté pour moi mais que puis-je faire ? les effacer ne ferait qu'accélérer la procédure. C'était la case personnelle de mon père. Elle était faite de briques en terre battue et pétrie avec de l'eau; et comme toutes nos cases, ronde et fièrement coiffée de chaume. On y pénétrait par une porte rectangulaire. À droite, il y avait le lit, en terre battue, garni d'une simple natte en osier, Au fond de la case et tout juste sous la petite fenêtre, là où la clarté était la meilleure, se trouvaient les caisses à outils. À gauche, les boubous et ces dolos.

Quelques minutes après, il sorti de ma case ; on dirait un véritable cachot où l'on n'entendit plus d'autre bruit que le soupir de la goutte d'eau qui faisait palpiter la mare dans les ténèbres

De mon côté, j'étais le seul à comprendre que mon père ne pouvait jamais se libérer de cette gangrène de colère qui le rongait à chaque fois que nos regard se croisaient

Je me réveillai à peine ce matin de ma natte quand j'entendis Sèssi parlant avec un fort accent polonais qui donnait à sa voix fluette quelque chose d'enfantin, un zézaiement et des intonations de jeune être qui commencent à prononcer ; me secouant les pieds, une petite fille belle, elle n'avait que 7 ans. Très attaché à mère. Les cadettes, d'un sort affreux la maligne inconstance

vient par un coup fatal faire tourner leur chance d'attirer sur eux toute l'amour de leurs parents et s'il y a quelque chose qui me rend commun à eux, c'est bien elle. Alors je répondis à en zozotant, cette fois si encore, mère m'a éviter les chicottes car je dormais sans avoir vu l'heure passée, j'avais pris du retard dans mes travaux.

Enfin, le début des classes, j'avais l'âge légal il y avait de cela six ans de pouvoir mettre pied à l'école ; ce qui est sûr, ceci n'est pas l'œuvre de mon père, loin de là. Mère avait manigancé tout cela pour que son enfant puisse mettre pied dans l'école des blancs, même si père était contraint à cette décision depuis six bonne années ; une nouvelle période qui me permettrait d'échapper à cette vie précaire et la mélancolie des races barbares, avec ses instincts de migrations et ses dégoûts innés de la vie qui me faisaient quitter mon monde comme pour se quitter moi-même. J'ai eu l'audace de la mettre en garde contre cette interprétation téméraire du vouloir divin dont abusent trop de personnes pieuses. Mais avancer de telle pensée ne serait qu'un prétexte évoqué pour satisfaire en partie ma conscience, me donner un moyen de pouvoir suspendre ce calvaire entre mon père et moi. Je serai le plus âgé de ma promotion en première année de cours préparatoire.

Au premier jour, nous reçûmes tous le règlement intérieur ; le proviseur prononçait ces première instruction quand j'eu m'aperçut de quel monde je me faufilais, un monde où je dois m'acquitter de ma langue natale et commencer à apprendre une langue d'autrui, à peine je comprenais ce que ce vieux homme parlait comme langue ; heureusement pour moi je me

servais de mon compagnon de jeux Tanguy, qui m'avait devancé de six années de promotion comme guide traducteur. Et tous ces règlements de corporations qui exigeaient du compagnon, anxieux de devenir maître, l'épreuve d'un ouvrage dans lequel toutes les difficultés fussent affrontées et surmontées, toutes les conventions satisfaites, et qui pût enfin prendre place parmi les modèles de l'art. Après la répartition des salles, je me dirigeai vers ma salle attribuée où je me séparai de mon ami. Je rentrai dans la classe quand tous mes futures camarades jetèrent leurs sourires de moqueries sur moi. Je ne dis mots et parti m'asseoir sur le siège de derrière qui était éloigné des autres. Chuchotaient-ils contre moi quand nous vîmes ensemble d'un regard tiqué la silhouette d'un homme à la marche cahincaha, qui laissait le dessin du visage d'un moustachu. Enfin la description correspondait. Nous nous levâmes et saluai le maître. Je me remarquai par cet homme à travers les tailles des écoliers de la classe. Et voici, Je fus le sujet du jour de notre rencontre avec notre instituteur. Je justifiai les raisons mais comme ce barbu devrait se trouver les raisons de me fait peur, il doit évoquer la question d'âge. Point de responsable vu autrefois que cet homme qui soit plus fique, plus calme d'extérieur, plus sûr de sa parole. Jamais sa voix n'a d'éclats; il dit avec mesure les choses les plus fortes. Point de gestes; les exclamations, l'emportement de la verve, tout ce qui serait contraire aux bienséances répugne à son tact, à sa réserve, à sa fierté. Il semble qu'il parle toujours devant un petit cercle choisi de gens très fins et de façon à leur donner à chaque instant l'occasion de sentir leur finesse ; Et ce fut la fin des classes.

Sur le chemin de retour, fiers de pouvoir entendre l'éloge que mère allait faire de moi pour mes premiers jours ; je me posai toutes sortes de tas de questions que je laissai en suspend sur mon avenir. Que serais-je dans l'avenir ? un docteur ? Un politicien ? Où me retrouver instituteur comme cet homme dont je viens de me débarrasser pour le reste de la journée.

A quelques vues de la maison, le vent laissait des empreintes de crieries, je l'identifiai à celles de mon père et soudain je vis mère sortant de sa case et tenant ces bagages que je remarquai comme des colis. Elle était montée dans sa chambre et songeait à quitter la maison. Des souffles de chaleur remuaient de temps en temps les rideaux. Le chant des cri-cri emplissait l'air. Jamais encore elle ne s'était sentie si triste. Je n'eus pas beaucoup de temps à me rendre compte que mon père souhaitait ces adieux à une fin

morose. Je couru vers elle pour me rendre utile à son fagot, ces yeux était inondées de larmes. Et enfin je me posai et reposai la question de leurs disputes conséquentes. Je suivais ma mère sans opinion de moi. On aime sa mère presque sans le savoir, sans le sentir, car cela est naturel comme de vivre; et on ne s'aperçoit de toute la profondeur des racines de cet amour qu'au moment de la séparation dernière. Dans cette terrible journée où aux portes du village et à la vue de ses villageois, le Ciel sembla vouloir décider de notre sort. La rivière, la chasse aux rats, mes compagnons de jeux ... tous me vinrent à l'esprit et m'accusèrent de notre séparation ; Je n'emploierai point de grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi. Notre marche nous mena à un autre village, sosie du premier village traversé ; Le petit marigot, les cases rondes, le même toit de chaume, puis le bois sacré, les bœufs mâchant paresseusement et les enfants aux fesses nues, aux ventres de gourdes, toujours apeurés, toujours braillards...

Nous arrivâmes enfin à destination à une case où l'intérieur était envahi de ténèbres sans aucun itinéraire de pose ; ma mère m'appela par mon nom d'une voix secoué :« Dodji ! Nous sommes à la maison de tes grands-parents maternels décédés l'an dernier et c'est à présent notre nouvelle demeure». Mère, après avoir faire reposer Sèssi, ne mit point de temps à arrangé ce vieux débarra de case ; nous dormions à jeun cette nuit-là. Le lendemain je n'attendis pas le levé du jour avant de me mettre en route pour l'école, la distance à présent est deux fois plus long qu'avant. L'école m'est devenir un fardeau insupportable où mes camarades ne cessèrent de m'humilier ; non seulement le faite que j'étais trop âgé pour cette promotion mais aussi je fus le seul qui me remarquait dans toute l'école sans chaussure ni kaki. Je portais une tenue local en coton avec mon sac en bandoulière que mère m'avait tissé. Je ne tourne point sans répugnance les yeux sur le passé; m'humilier jusqu'au découragement et je suis trop sensible à la honte pour en supporter l'idée sans retomber dans une sorte de désespoir ; pour me relâcher, j'allais en salle tête contre table pour me vider de mes larmes et cet instituteurs que j'avais pris le temps de détester parce qu'il était sur son qui-vive à me bastonner pour chaque vole constatée dans la classe. La vie m'était devenu un marteau et une cloue où je me trouvais entre eux. Malgré cela ma mère m'encourageait dans mon optimisme et je ne redoutai plus.

Un jour, pendant que je rentrais de l'école, à quelques mètres de la maison, je voyais un monde immense où presque eux toutes armés de fouets sans aucune pitié tabassaient une femme qui criait sans secours. Personne n'était de son côté à part elle-même. Je remarquai aussitôt cette façon de rendre justice par la population lorsqu'une personne est accusée de mener des activités de sorcellerie. Avant, il y avait les parents qui nous défendaient d'y aller mais je me voyais seule sans obstacle. Je courrai vite pour rejoindre cette foule déterminée à achever la vie d'un être sans ressource ; Soudain, en traversant la scène à petits pas, les deux pieds dressés sur l'extrême pointe du gros orteil, cette femme lourdement blessée avec des cris de douleur. Je me précipitai sur la scène, où je pus constater l'état lamentable de cette femme, immobilisée par plusieurs coups de fouet : c'était ma mère !! Brusquement quand je me plongeais dans ma désolation, un autre coup de fouet le cingla, le sang lui monta au visage; car voici que je l'avais vue nue. Je me fondis aussitôt dans une pleure d'amertume cherchant à défendre ma mère au milieu de cette armée d'assassin... personne n'eut le temps de m'entendre ou du moins m'écouter pour m'en demander raison. Je me débattis dans la foule pour m'approcher d'elle. Ces yeux étaient couverts de sang et de poussière qui l'avait transformé en guenille sordide. Je réussis à peine à l'atteindre quand je reçus aussi un coup de bâton sur ma tête qui me plongea tout à coup dans un sommeil brusque et chaotique. L'activité libre qui coïncide avec la conscience du *moi* dans l'état de veille, est le seul caractère qui différencie cet état de celui du sommeil, où l'activité du vouloir et de l'effort étant suspendue, le *moi* s'évanouit, quoique la sensibilité physique et l'imagination spontanée qui en dépendent puissent être en plein exercice. Mon monde vient d'en trouver un autre et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, non moins grand, plein et membré que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c ; Si nous concluons

bien de notre fin cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin à loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépultures, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles ; Je reconnais les catacombes !

Je me réveillai après une dizaine de minutes d'un monde qui était prêt à me saisir pour lui seul, je vis en même temps la foule se disperser dans son ensemble, je me levai et couru vers elle et me contentai de la couvrir avec sa pagne dispersé de tous les coté. Mère avait rendu l'âme avant mon réveil, j'ai manqué à ces à dieux éternels. Tout en larme, je secouai ma mère en criant d'une voix forte courbant ma tête sur elle ; je restai ainsi pendant des heures et des heures de pleures quand je vis de loin un groupe d'hommes et de femme venant vers moi me prendre ma mère une fois encore pour l'ensevelir.

D'un geste de souvenir, je me rappelai de ma sœur, je me levai et sauta dans une course infreunable. Arrivé à la case je vis Sèssi toute en larme cherchant mère depuis son réveil. Je la pris et la caressant de ma main pour le faire taire. Heureusement dans mon malheur, elle ne pleurait pas de la mort de notre mère. Nous restâmes quelques heures ensemble, chacun dans la raison de ces pleures puis nous prenions la routes pour la maison où nous avons quitté Père, et ce fut la fin de notre exil.